

Deuxième procédé

Quand, dans une chambre vous avez un grand nombre de ces animaux dont nous enseignons la destruction, vous devez quitter cette chambre pendant plusieurs jours, après avoir eu soin d'en fermer la porte à double tour. Ainsi prisonnières, les puces éprouvent bientôt le double besoin de liberté et de nourriture. — Après quelques jours d'absence vous revenez, et, en ouvrant votre porte, vous l'entrebaillez assez faiblement pour que la puce ait juste assez de place pour se glisser et sortir.

Au moment où l'imprudent animal passe la tête par l'ouverture, vous l'étranglez sans pitié en refermant aussitôt la porte.

Nota. Ce procédé demande une certaine dureté de cœur et une porte en chêne.

Troisième procédé.

La puce étant d'un caractère rageur et susceptible, on tire un très grand parti de ces deux défauts pour activer sa destruction. Lorsque vous avez une puce dont vous désirez la mort, vous commencez par l'exciter au moyen d'épithètes blessantes et de personnalités, puis vous l'irritez soit en lui jetant des pierres, soit en lui donnant de petits coups de cravache, la puce entre bientôt en fureur et s'avance vers le provocateur ; mais au moment où elle se dresse debout sur ses pattes de derrière et s'apprête à poser ses deux pattes de devant sur celui qu'elle veut dévorer, il faut, avec adresse et force, lui saisir ces deux pattes et, la maintenant vigoureusement dans cette position verticale, malgré tous ses efforts, la tenir debout jusqu'à ce qu'elle soit morte par la privation du sommeil.

MOYEN D'ATTRAPER DU POISSON.

Vous prenez dans la main gauche un poisson, vous le serrez légèrement, de manière à comprimer ses mouvements, sans nuire à sa respiration. — De la main droite, vous lui présentez un cigare en chocolat. Trompé par la parfaite imitation, le poisson fait de vains efforts pour fumer... et il est *attrapé*.

Nota. Cette manœuvre peut être répétée jusqu'à sept fois.

RECETTE POUR METTRE DES CHAUSSURES TROP JUSTES.

Quand on a des bottes neuves dans lesquelles il est impossible de pénétrer, on prend deux carrés de papier d'é-gale grandeur, sur chacun desquels on écrit un vers de sept pieds, on place un papier dans chaque botte, et aussitôt, sans fatigue et sans douleur, on a *sept pieds dans ses bottes*.

PROCÉDÉ POUR PASSER AGRÉABLEMENT SA SOIRÉE A DEUX, ET AVEC QUATRE SOUS.

Vous êtes deux, et vous ne possédez que quatre sous ; vous entrez dans un café de premier ordre, et vous demandez un jeu de dominos, un petit verre d'eau de-vie vieille et une allumette. — Vous laissez tremper l'allumette dans le petit verre, et vous commencez la partie. — On joue en deux cents points ; lo gagnant suce l'allumette, et la replace dans le petit verre. — A minuit, quand l'établissement ferme, vous jouez encore, et le petit verre est à moitié vide.

Nota. On ne donne rien au garçon.

* *

Deux Auvergnats venaient de s'administrer une *danche choignée*.

— Par *égeimple*, disait le vainqueur, il faut lui rendre *juchetiché*, il n'a pas reculé d'une *chemelle*, fouchtra !...

— Ah ! vraiment !

— Je l'ai *achommé* du premier coup.

* *

Dans une auberge de province, deux Auvergnats, le père et le fils, se trouvent attablés ensemble.

Ils sont en train de dîner copieusement, quand le fils, en découplant une volaille, laisse tomber sur le parquet une cuisse demandée par le papa :

— Ah ! fouchtra ! s'écria celui-ci, le Chien va gober ma couiche, mon sieu.

— As pas peur, papa, répondit le sieu, j'ai le pied dechus.

* *

Un enfant de l'Auvergne, sublime dans sa naïveté, était cité comme témoin d'une affaire. Le voyant debout et tout décontenancé devant la cour, le président l'interpelle :

— Est-vous qui portez plainte ?

— Non, monsieur, répondit-il sans malice, je porte de l'eau.

* *

Des Auvergnats dînant à la gargotte, à quatre sous le plat, trouvent au fond de la souprière un petit soulier d'enfant. Ils se plaignent à la mère, qui leur demande ce qu'il y a de sale à cela...

— Eh ! fouchtra ! dit l'un d'eux, on chait bien que che n'est pas chale, un choulier, mais cha tient de la plache.

* *

Nombre de fashionables mâles et femelles de New York, se rendent dans les réunions publiques et particulières avec des costumes loués pour la circonstance. Souvent même, dans les noces du beau monde de la 5e Avenue la couronne de fleurs d'oranger, le voile, la riche toilette de satin blanc de la mariée, viennent de chez le costumier, et dans les enterrements les entrepreneurs de pompes funèbres se chargent également de louer les costumes de deuil.

Dans Bleeker street se trouve, paraît-il, une maison où chaque jour, pendant la saison des fêtes, 40 ou 50 habits sont loués à ceux qui ne veulent pas en acheter, mais qui préfèrent en payer les intérêts. Ces vêtements sont importés d'Angleterre. Dans les établissements de costumes pour dames, il y a un assortiment de plusieurs centaines de costumes à louer. Dans l'un d'eux, dix ou douze ouvrières sont constamment occupées à faire les changements nécessaires pour que les robes aillent bien.

Ainsi, madame entre et informe le propriétaire qu'elle se rend à un certain bal et qu'il lui faut une toilette à la mode. On lui montre un assortiment de robes magnifiques, et elle en choisit une qui vaut 400 dollars et pour l'usage de laquelle elle paie 35 dollars.

La plupart de ces toilettes de premier choix, semblables à un livre en vogue dans un cabinet de lecture, sont constamment en circulation.

* *

Un médecin visite un client à toute extrémité. Après avoir examiné le malade, le praticien écrit une ordonnance. Survient un ami de la famille, qui questionne la femme du moribond.

— Eh bien, qu'a dit le docteur ?

— Tout ce qu'il savait, reprend la femme. Il n'a pas ouvert la bouche.

* *

Entendu aux Bouffes-Parisiens :

UN MONSIEUR, au petit vicomte de C..., qui a quitté Paris pendant le siège. — Tu viens voir la Quenouille ?

LE PETIT VICOMTE. — Mais oui...

LE MONSIEUR — Cela doit t'intéresser, comme fleur. Grimace du petit vicomte.

* *

Ne riez pas, ce qui suit est extrêmement triste, malgré ses côtés burlesques, car la personne dont nous allons raconter la mort laisse trois petits enfants.

Madame E..., femme d'un négociant dont les affaires